

**PIERRE-EMMANUEL
SCHERRER**

**Desert Pearl
Hotel**

Roman

LA TABLE RONDE

DESERT PEARL HOTEL

PIERRE-EMMANUEL SCHERRER

DESERT PEARL
HOTEL

Roman



LA TABLE RONDE
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.editionslatable ronde.fr

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2010.
ISBN 978-2-7103-6696-6.

I.

Doris. Doris Petersen. Je ne connais qu'une seule Doris, et c'est ma mère. En temps normal, elle n'était pas la meilleure personne du monde. Chérie, tes lacets. Chérie, tes devoirs. Viens dire un mot à l'oncle Matthew, hé chérie (elle clopait au téléphone). Chérie à tout bout de champ. Ça signifiait pas forcément qu'elle était dans de bonnes dispositions. Vers Noël, elle devenait franchement méconnaissable. Elle prenait son air bizarre, elle déraillait à la moindre bêtise. Noël n'était pas ma saison préférée. Ni la sienne. Ça se voyait à ses yeux. Doris Petersen avait quelque chose dans les yeux à l'approche des fêtes de Noël. Une marée. Une colère noire et muette. Elle arrêtait de plaisanter, elle ne se moquait plus de la vie. Le matin, elle prenait son café et disparaissait chez le coiffeur, à la banque, en ville ou ailleurs. Dieu sait où elle passait sa colère. Cette humeur d'encre coïncidait avec notre virée annuelle dans l'Idaho.

Une fois par an, on partait avec la Dodge pour retrouver Ellroy. Ellroy, c'est mon père. Il habite dans l'Idaho. On passait Noël en famille. La Dodge m'avait toujours semblé trop vieille, pitoyable pour

tout dire. Sa carrosserie bleu ciel, son cul qui balayait la route de gauche à droite. L'avion, c'était trop cher, et Doris Petersen supportait pas.

Certains jours, elle conduisait lentement devant la cour du collège. Lorsqu'elle m'apercevait, elle baisait la fenêtre et m'appelait tout en conduisant. Elle sifflait. Je faisais semblant de ne pas l'entendre, je fixais le sol ou je tournais les talons pour rejoindre quelqu'un à l'autre bout de la cour. Une copine, Tom, Danny, Dieu sait qui. Elle roulait le plus lentement du monde. La Dodge allait et venait, à deux pas des grilles. Doris Petersen aurait voulu que je la rejoigne devant les autres, que je traverse la cour pour l'embrasser, quelque chose dans le genre. Doris Petersen adorait que je l'embrasse en public. Mais moi je ne pouvais pas l'embrasser, là, dans la cour, devant tous ces morveux. Je serrais les poings, je feignais de ne pas l'avoir remarquée. Je l'aurais tuée. Ce n'était pas correct, j'avais des remords ensuite, mais sur le coup j'aurais voulu disparaître. Ou mieux, devenir invisible.

Juste avant Noël on remplissait la Dodge à ras bord, on se jetait sur les routes. La voiture était pas belle à voir avec son ventre qui rasait le sol. Le paysage, je pouvais le réciter par cœur. Les échangeurs de L.A., le petit désert, les voitures mortes, les vallées, la poussière, les stations-service minuscules, perdues, enterrées, misérables. On s'arrêtait à la Texaco de Yermo pour prendre un chocolat chaud, des muffins. La dernière gorgée à peine avalée, on remontait en

voiture. On ne s'attardait pas. Doris démarrait, elle se remettait à conduire avec frénésie. Elle avait l'air d'une femme qui veut passer sa colère en avalant des miles. Je surveillais le compteur. La route filait tout droit. Quand l'aiguille atteignait les 130 mph, je me retenais pour pas crier. Doris Petersen serrait la mâchoire, elle ne voulait rien entendre. Alors je la bouclais. Elle piochait dans le paquet de cigarettes qu'elle avait coincé sous l'autoradio. Elle doublait les camions sans réfléchir en tirant sur sa cigarette comme si tout ça l'ennuyait. Les grappes de motels, les passages à niveau, les champs brûlés, le pays entier défilait à la vitesse de Doris Petersen. Je me calais au fond de mon siège pour regarder le ciel qui ne bougeait pas (c'était bien la seule chose qui ne bougeait pas). Je ne pensais plus à l'école, aux vacances, à tout ça. On allait revoir Ellroy. Sûrement il se serait déguisé en Santa Klaus. Je finissais par m'endormir au fond de la Dodge.

Doris refusait de rouler la nuit. Dès que le soleil était couché, on quittait l'autoroute : on se glissait dans la première ville venue. Plus y avait d'enseignes qui pétillaient dans le ciel, mieux c'était. L'hiver les motels bradaient leurs tarifs sur des panneaux lumineux en grosses lettres rouges. Pour quelques dollars de plus on avait une chambre avec vue sur la piscine, minuscule carré phosphorescent entouré d'un grillage au centre du parking, parfaitement inutile parce que c'était hors saison. Doris ne pouvait pas s'empêcher de râler en poussant la porte de notre chambre, il y avait toujours un truc qui clochait. Elle commençait

par allumer la télé puis elle s'affalait sur le lit. Elle s'endormait aussitôt. Sans manger ni rien. La route l'exténuaient. Moi je n'avais aucune raison de mourir de faim. Quand j'avais assez de courage, je sortais. Je n'avais pas douze ans et dans la rue les gens me regardaient bizarrement. Sur le boulevard des motels, il y avait forcément des types louches. Je ne m'arrêtais pas, je ne regardais personne dans les yeux. Si Doris avait su, elle aurait sorti la photo de grand-mère. Grand-mère, je l'avais jamais vue que sur cette photo, l'air sévère, coiffée d'un fichu blanc. Doris m'aurait fait jurer sur la photo que c'était la dernière fois qu'on remettait les pieds dans l'Idaho. Mais je m'en serais pas sortie à aussi bon compte, elle m'aurait peut-être tiré les cheveux ou privée de télévision. Aujourd'hui, quand j'y pense, c'était de la folie. Il m'arrive de retourner dans l'Idaho et comme je remonte en voiture toutes ces routes qu'on a usées et usées, je revois Doris fumant au volant, ses mèches brunes qui voltigeaient, les manches de son chemisier retroussées, enroulées sur ses avant-bras, les sièges à rayures de moleskine rouge.

Une année, alors qu'on était à 100 miles à peine du ranch d'Ellroy, la neige avait commencé à tomber. Doris gardait sa fenêtre ouverte parce qu'elle ne s'arrêta pas de fumer et peut-être parce que le mécanisme de fermeture de la vitre pouvait céder à tout instant et qu'il valait mieux éviter de la manipuler. Les flocons voltigeaient comme des papillons aspirés par les phares. La route s'enfonçait dans la campagne et la lumière était incroyablement grise. Doris, de sa

main droite, cherchait une station de radio potable mais cette foutue radio grésillait autant qu'il neigeait et plus on avançait, moins on y voyait. Doris hésitait à mettre les pleins feux. Parfois ça nous aveuglait plutôt qu'autre chose : les flocons réfléchissaient la lumière des phares. Elle se cramponnait à son volant, sa clope se consumait toute seule à ses lèvres. Moi je n'en menais pas large. On avançait au pas, on croisait plus personne, il n'y avait pas trace de vie. Je me suis mise à sangloter. J'avais beau fixer dans ma tête le sourire de Santa Klaus, ses clochettes et ses cadeaux, j'arrivais pas à me contrôler, je pleurais comme une sottie. La neige montait, elle allait nous paralyser. Je tremblais, je pensais qu'on allait y rester et disparaître là sans jamais revoir L.A., les rues de Santa Monica, San Bernardino, la plage et les joggeurs. Doris ne supportait pas que je pleure à ses côtés mais là elle ne disait rien. On roulait, on roulait. Elle me regardait parfois dans le rétroviseur, elle voulait me rassurer, avec ses yeux fatigués. Elle m'observait, elle essayait de dire quelque chose, mais c'était pas du tout rassurant, il y avait de la peur dans ses yeux, et sa voix était éteinte.

La neige cognait le pare-brise. Les essuie-glaces peinaient à écarter les paquets de flocons qui se formaient de tous les côtés. La route disparaissait lentement, elle s'enfonçait dans la neige. Les sapins autour de nous se rapprochaient, ils se regroupaient et de loin en loin, ils avaient fini par former une forêt. Les sapins, leur ombre noire. Doris ne parlait pas, sa lèvre s'était mise à trembler, elle était tellement concen-

trée, elle regardait droit devant elle, elle craignait de perdre son chemin ou de heurter un animal. Ces foutus animaux qui viennent se jeter sur la route. Vous apercevez leurs yeux lumineux et c'est trop tard. Doris avait peur de ça, blesser un animal. Et on a continué. Coûte que coûte. Tant qu'on pouvait avancer. Dans le silence pesant, l'obscurité malsaine des sapins. Avec l'odeur de la mort, légère, piquante, une odeur indescriptible. On s'est accrochées. On a fini par tomber sur un village, un village probablement moche et sans intérêt mais en voyant les premières lueurs, Doris a crié alléluia et quelque chose comme chérie on est sorties d'affaire. Elle serrait son poing. Ces lumières tristes, sous l'épaisse couche de neige, c'était pour nous la plus belle des promesses.

Doris disait qu'Ellroy devait le faire exprès, que c'était pour nous embêter qu'il habitait aussi loin, pour nous flanquer de fichues frousses sur la route. Elle exagérait, je savais bien. Ellroy avait hérité d'un bout de terre dans l'Idaho au moment où les discussions à la maison devenaient franchement impossibles. Il avait saisi l'occasion. Ça s'est passé un soir. Il venait de recevoir un pli qui était posé en face de lui, sur la table basse, dans une enveloppe beige décachetée. J'observais Ellroy, il méditait profondément, le visage plongé dans ses mains. J'étais planquée derrière la porte du salon. Doris a fait irruption, comme au théâtre. Je flairais l'odeur de la poudre, mes deux gros doigts de pieds jouaient nerveusement à monter l'un sur l'autre. En un clin d'œil Doris a compris qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle s'est empa-

rée de la lettre, elle a déchiré le papier de l'enveloppe (elle n'a jamais su ouvrir un courrier sans déchiqueter l'enveloppe), elle a lu. À ce moment-là elle a appris pour la ferme dans l'Idaho. Ellroy n'a pas eu le temps d'en placer une, elle avait tourné les talons. Ce qui voulait dire qu'elle s'opposait d'avance à toute forme de déménagement dans l'Idaho. Ellroy marmonnait, mais c'était faible, lointain. Il voulait nous emmener tous les trois là-bas, Tom (mon frère), Doris et moi. Doris a décrété que son avenir était en Californie. C'était la Californie ou rien. Ellroy n'avait plus rien à dire. Ellroy a cédé. Il resterait en Idaho avec Tom le temps que Doris se décide enfin à le rejoindre à la ferme. Le temps qu'elle se ravise, qu'elle revienne à la réalité. Il formulait cette petite espérance, ça l'aidait sûrement à avaler la pilule. Mais même moi j'étais pas dupe, il était à côté de la plaque.

II.

10 décembre 2008

Los Angeles. Jerry a appelé hier. Il était excité, haletant comme un gosse qui vient de traverser la ville en courant. Il gueulait dans le combiné, à tel point que la liaison saturait par instants. CBS l'a retenu pour un poste clé. Une nouvelle émission. Un poste clé, tu vois ? (Hennissement de victoire.) Un concept révolutionnaire, à contre-courant, à cent quatre-vingts degrés de ces trucs frelatés de la télé-réalité. Pas un talk-show à la noix, noooooon, les gens de la rue ne vont pas en croire leurs yeux. Génial, hein ma biche ? Du Jerry tout craché. Je me suis demandé à quoi ça ressemblait un Américain de la rue pour Jerry. Jerry a eu de grosses peines de cœur, Jerry est gay, Jerry porte des vestes croisées sur des jeans slim et le père de Jerry a fait fortune dans le conditionnement de nourriture pour chiens. Je lui ai dit que Doris était morte. Il y a eu un blanc, naturellement. Puis Jerry a bredouillé quelque chose, que je n'ai pas compris. Elle est morte, Jerry. Quand ? Il y a neuf jours. Silence. C'était très gênant. Alors j'ai raccroché doucement.

11 décembre 2008

Los Angeles. Aujourd'hui, Doris est toujours morte et je ne peux encore rien dire. Ça fait dix jours maintenant et tous les matins quand je me lève le jour arrive et je ne dis rien : Doris meurt à nouveau à l'intérieur de moi. C'est de moins en moins fort parce que je perds le souvenir de sa chaleur. L'absence devient une habitude, je ne peux pas résister à ça. Personne ne peut résister à ça. Pourtant je ne voudrais pas m'habituer à cette habitude-là.

12 décembre 2008

Elroy m'a demandé si je voulais qu'il reste à L.A. quelques jours et j'ai dit peut-être pas, alors il est reparti dans l'Idaho. Pour le rassurer, en le raccompagnant à l'aéroport, je lui ai promis que je passerais le voir lorsque j'aurais réglé les dernières choses ici. Il m'a fixée avec ces sourcils en broussaille qui descendent sur ses yeux, il essayait de deviner ce qu'il se passait dans ma tête mais il ne pouvait rien voir pour la simple raison qu'il ne s'y passe rien de particulier. J'accède aux souvenirs, comme tout le monde, sans restriction. Ils remontent à moi, par petites vagues, liés les uns aux autres, sans ordre apparent. Ils ne m'affectent pas particulièrement. Je les lis comme un film muet. Doris y fait parfois des apparitions, ce n'est pas tout à fait la même Doris que celle de ces derniers mois.

Lorsque j'en ai assez de ressasser ces trucs, je me passe la tête sous l'eau froide, je sors marcher dans les

rues : je me concentre très fort sur tous les bruits qui m'entourent. Je voudrais me dissoudre dans la réalité. Tandis qu'Ellroy m'embrassait dans le hall de l'aéroport, j'ai compris que la douleur lui avait traversé le corps. Il se tenait, là, sous les écrans lumineux affichant les vols au départ, il était comme un foudroyé sous la pluie. Quant à moi, je dors comme une masse. J'ai encore de l'appétit. Parfois ça me révolte et je suis humiliée. Je serre les poings, je cours sur la plage ; au pire je mords dans un chiffon. Puis tout rentre dans l'ordre.

Je suis retournée au bureau, j'ai vu tous les gars assis à leur table, ils m'ont adressé chacun leurs condoléances et puis ils se sont remis à bosser. Ils continuaient à m'observer en douce, j'ai bien noté. Je suis rentrée dans le bureau d'Angela, je lui ai dit que j'avais besoin de deux semaines au moins. Elle a rempli un formulaire, j'ai signé. Ses doigts tremblaient, comme d'habitude (l'alcool). Depuis, je ne sors guère de mon appartement. Je cherche dans quelle direction aller. Pour l'instant j'ai décidé d'aller nulle part. Je suis curieuse d'examiner ça sans l'intercession de quiconque. Doris n'aurait pas aimé que je ne fasse pas un minimum d'effort d'introspection. Malheureusement j'ai tendance à penser à des trucs sans importance, vraiment futiles. Je ne parviens pas à fixer dans ma conscience la forme de la douleur. Les pensées fondamentales me coûtent un effort extraordinaire. Je papillonne à droite à gauche. Au lieu d'être assailli par les souvenirs de Doris, d'être brûlée par ces souvenirs et de me décomposer sur place, je pense

à Ike, à notre virée à Vegas, dans l'Utah, je pense au type qui viendra réparer l'ascenseur de la résidence et qui repartira le soir même dans son quartier pourri pour rejoindre sa femme ou sa mère. C'est pas respectueux vis-à-vis de Doris. Mais c'est ainsi.

J'ai remué ciel et terre pour retrouver mon briquet. Je ne suis pas trop portrait de famille. Pas de photo de Doris ou d'Ellroy sur les murs, rien sur les commodes ou les étagères, juste un portrait miniature de Doris fiché au fond de ma boule de neige qui représente le Golden Gate : quand on la secoue, il neige sur San Francisco et les joues de Doris. Quelle misère.

15 décembre 2008

Je suis sortie pour remonter jusqu'à Peacock Avenue. Je me suis postée devant notre condo, là où on créchait à notre arrivée à L.A. J'ai attendu sur le bord de la route sans passer le portail. Il n'y avait pas grand monde à cette heure de l'après-midi. Je me suis dit que le vide allait devenir blessant, forcément. J'avais pas trouvé mieux pour éprouver ma solitude. Avec un peu de chance la douleur appuyée par les images du passé me ferait pleurer.

J'étais surtout accablée par l'ennui.

On dit que les lieux résistent parfois au temps. Il leur arrive de conserver intactes les émotions, comme des boîtes de conserve. Je suis restée près d'une heure

La bande originale de ce roman est disponible sur
www.desertpearlhotel.com

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE EN JUILLET 2010,
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : août 2010.
N° d'édition : 175674.
N° d'impression : •••••

Imprimé en France.